

Rencontre entre Robert Vachon et Swami Abhishiktananda : Jalon pour un rapprochement entre l'Inde et le Québec

Fabrice Blée
Université Saint-Paul



Synergies Inde n° 3 - 2008 pp. 95-110

Résumé : *Co-fondateur de l'Institut interculturel de Montréal, Robert Vachon rencontre le Bénédictin français, Henri Le Saux, alias Abhishiktananda, à Rishikesh en Inde en 1970 du 2 au 10 février. Cet entretien révèle les aspirations et les motivations de l'un et de l'autre en matière de rencontres interreligieuses ; il leur a permis plus encore d'explorer et de préciser leur vocation respective. Vachon encourage Le Saux à articuler la signification théologique de son contact avec l'hindouisme. De son côté, Le Saux influence son interlocuteur dans sa façon de penser et d'appliquer la mission de l'Institut qu'il dirige de 1970 à 1979. Cet échange est l'occasion pour Vachon d'assimiler les principes d'un dialogue interculturel vrai au profit d'un rapprochement entre l'Inde et le Québec.*

Mots-clés : *Robert Vachon, Henri Le Saux, dialogue interculturel et interreligieux, christianisme, hindouisme, advaita.*

Abstract : *Co-founder of the Intercultural Institute of Montreal, Robert Vachon met with the French Benedictine, Henri Le Saux, alias Abhishiktananda, in Rishikesh, India, from February 2-10, 1970. This encounter revealed the ambitions and motivations of these pioneers in terms of interreligious dialogue. It also allowed them to explore their vocation and define their itinerary. Vachon invited Le Saux to specify the theological significance of his in-depth dialogue with Hinduism. For his part, Le Saux influenced his partner's way of thinking and applying the mission of the Institute he headed from 1970 to 1979. This exchange provided the opportunity for Vachon to integrate the principles of a genuine intercultural encounter and to deepen the connection between India and Quebec.*

Key words : *Robert Vachon, Henri Le Saux, intercultural and interreligious dialogue, Christianity, Hinduism, advaita.*

Introduction

Le dialogue interreligieux est d'abord l'affaire des pionniers avant que n'apparaissent les premières structures pour le porter. Si le rôle de ces défricheurs est généralement reconnu, on évoque moins celui de leurs interactions dans le développement de leur vocation. Il n'est pas rare que

ces personnes se rencontrent, parfois contre toute attente, se reconnaissent, apprennent les unes des autres, s'ajustent mutuellement et se motivent à parcourir des avenues dont elles sont souvent les seules à mesurer toute la richesse. Les réseaux qui ainsi naissent sont l'espace où elles puisent la force et l'inspiration d'agir à contre courant, voire en butte à l'incompréhension et à l'isolement. Non seulement leur itinéraire se nourrit de ces rencontres, mais il se dessine aussi par et à travers elles.

C'est le cas de Robert Vachon et d'Henri Le Saux dont les chemins se croisent en février 1970 en Inde, à l'ashram de Sivananda, au bord du Ganges, dans la ville sacrée de Rishikesh, située dans l'état d'Uttaranchal. Prêtre de La Salette, de mère canadienne-française et de père franco-américain, Vachon est le co-fondateur, avec Jacques Langlais et Kalpana Das, du Centre Interculturel Monchanin créé en 1963 dans la métropole québécoise, et rebaptisé en 1990 Institut Interculturel de Montréal. Il a insufflé à cet organisme de référence internationale un esprit œcuménique nouveau et audacieux à l'heure où le Québec, dont la population majoritaire est d'origine française et catholique, s'émancipait du joug ecclésial et s'ouvrait à la diversité des cultures et des religions.

De son côté, Le Saux, bénédictin français, partit en Inde en 1948 rejoindre Jules Monchanin, prêtre diocésain de Lyon, après treize ans de vie monastique à l'Abbaye de Kergonan en Bretagne. Ensemble, ils mirent sur pied l'ashram Saccidananda du Shantivanam à Kulittalai dans l'état du Tamil Nadu, « en vue d'un essai d'intégration chrétienne de la tradition monastique de l'Inde¹ ». Le Saux pris la robe du sannyâsa et se fit appelé Abhishiktananda. Il est aujourd'hui reconnu dans les milieux théologiques à la fois comme l'un des grands mystiques chrétiens du XXe siècle² et un pionnier du dialogue avec l'hindouisme, sans doute celui qui est allé le plus loin dans l'expérience de la non-dualité (advaita), selon la tradition du Vedanta, à une époque où l'Eglise catholique commençait à peine à s'ouvrir au monde et aux autres religions.

Voilà deux personnalités hors du commun qui ont dédié leur vie à la recherche de la vérité au-delà des conventions et des certitudes, ainsi qu'à la création de ponts entre des univers religieux et culturels différents. Pauvreté et intériorité sont au centre de leur quotidien au bénéfice d'un monde pluraliste, axé sur un dialogue de cœur à cœur. En somme, leur vie est aussi leur message, et leur rencontre témoigne de leur engagement respectif.

Dans cet article, nous nous pencherons sur leur échange qui compte neufs entretiens se déroulant entre le 2 et le 10 février. Cette étude est possible grâce au journal personnel de Vachon, notre source première³, transcrit par Michel Vallée (aucune date n'est spécifiée) et disponible, bien que non publié, à l'Institut interculturel de Montréal. Une copie fut remise à l'Association Jules Monchanin-Henri Le Saux fondée par Françoise Jacquin à Paris, et une autre, avec la correspondance entre les deux hommes qui suivit leur échange, à la Société Abhishiktananda, dont les archives sont situées à la Delhi Brotherhood Society. Cela permit à James Stuart, qui y résida jusqu'en été 2002, de s'y référer dans sa biographie de Le Saux⁴.

Notre intention est de montrer la façon dont leur rencontre eut un impact dans la vie de chacun d'eux et nous renseigne sur leur parcours et leur message propres. D'abord, nous verrons ce qu'elle révèle sur Le Saux, ses préoccupations, ce qui l'anime le plus. Ensuite, nous ferons le même exercice avec Vachon. Nous terminerons cet article avec quelques remarques conclusives sur le lien entre l'Inde et le Québec qui ressort de cet échange.

1. Henri Le Saux : Au cœur de l'hindouisme pour un christianisme de l'Esprit

Le journal de Vachon, relatant sa rencontre avec Le Saux, est une fenêtre privilégiée sur la vie de ce dernier, sur un moment charnière de son parcours. En 1970, le Bénédictin français avait rédigé et publié la plupart de ses livres, sa pensée est articulée dans ses grandes lignes et son nom commençait à se répandre et à être connu dans les milieux chrétiens d'Europe. Avec 22 ans d'immersion dans la spiritualité hindoue, il avait aussi une solide expérience du silence et de la solitude selon la voie du sannyâsa, ainsi qu'une connaissance de la non-dualité (advaita) qui relevait avant tout de l'expérience. Le prêtre québécois rencontra un homme qui, ayant enduré une grande pauvreté d'esprit et de corps, ainsi qu'un questionnement douloureux relatif à son appartenance chrétienne, était sur le point, sans le savoir, de récolter le fruit de son renoncement et de son ouverture sans condition à la vérité, et ce, en la personne de son disciple Marc Chaduc qu'il « engendrera » en 1972. Plus encore, Vachon le côtoya trois ans avant son décès, le 10 décembre 1973, avant que le Bénédictin ne découvrit quelques temps plus tôt, le 14 juillet, le « Graal » selon ses termes, ce grand éveil au-delà de la vie et de la mort, où ses tiraillements identitaires trouveront enfin leur solution définitive⁵.

Si Le Saux ne s'attarde pas sur Vachon dans son journal intime ni dans ses lettres à Joseph Lemarié, il y a tout lieu de croire que le Canadien eut un impact positif dans sa vie si l'on s'en tient à ce qui ressort de notre source première, ainsi qu'à la lettre que le moine lui adressa une fois à Gyansu, le 11 février, le lendemain de leur dernier échange :

(...) From you, as from everyone, I was hiding myself; but the Lord arranged for us to meet. Blessed be he, for our meeting was a joy. We should have had some further discussions about Advaita-Christianity. I shall give more thought to your approach. In any case, you have understood better than others my reluctance to go about and talk. I rely on you to explain it to Mr Tessier, who was very likely hurt by my brief and negative answer⁶.

Au-delà des détails intéressants mais secondaires que révèle cet échange, nous retenons trois éléments qui à la fois caractérisent Le Saux et montrent l'incidence qu'a eu sur lui son interlocuteur: Son refus d'un certain esprit occidental, son tiraillement identitaire entre hindouisme et christianisme, et son rapport ambivalent au monde.

Le refus d'un certain esprit occidental

Vachon rencontra Le Saux par hasard lors de son séjour à l'ashram de Sivananda à Rishikesh, fidèle à l'intention de connaître l'hindouisme de l'intérieur. De son côté, le Bénédictin s'y arrêta en transit vers Gyansu où il allait rejoindre

Malou Lanvin, une lyonnaise vivant en ermitage. La rencontre faillit ne jamais avoir eu lieu n'eut été un concours de circonstances favorables. Le Saux venait d'arriver à Rishikesh en bus, où l'attendait un Swami pour l'accompagner à la chambre qui lui était réservée à l'ashram: « À chaque moment, il cherche le swami qui doit le conduire à sa chambre mais par une heureuse coïncidence, le swami sera là, pas loin, à l'attendre, sans qu'ils se rencontrent. Heureux pour moi, je lui parle jusqu'à 11 h 45 debout presque tout le temps à côté du eye-hospital.⁷ » Quand Vachon reconnut le sannyâsa-chrétien, il sauta sur l'occasion pour l'aborder, mais à sa grande surprise, il reçut un accueil plutôt froid de la part celui dont il admirait le parcours et la pensée théologique. Le comportement de Le Saux montre sa méfiance à l'égard d'un certain esprit occidental et de ses représentants potentiels. Notre source première permet d'identifier au moins trois attitudes dénoncées par le Bénédictin français.

La première trahit la curiosité et l'opportunisme de nombreux Occidentaux de passage en Inde en quête d'un éveil à bon marché⁸. C'est l'époque où le subcontinent accueille des centaines de jeunes d'Europe et d'Amérique du Nord à la recherche d'eux-mêmes, d'une vérité exotique et instantanée auprès du maître parfait. Le Saux rapporte qu'il en a beaucoup souffert à l'ashram de Shantivanam⁹.

La seconde attitude est celle du chrétien prosélyte. Persuadé que la « mission est finie¹⁰», le Bénédictin s'insurge contre ces missionnaires qui, ne connaissant rien des Indiens, estiment devoir leur apprendre ce qu'il faut croire pour gagner le salut¹¹. Cela explique en partie la difficulté de Vachon à se faire accepter de lui ; Le Saux l'associait aux pères de Sainte-Croix qu'il semblait peu apprécier sans doute en raison du père Philippe Payant, Québécois lui-aussi, qui avait fondé et dirigeait un ashram de la même communauté religieuse au Sud de l'Inde, dans la ligne de Monchanin. Selon le Bénédictin, l'initiative du Père Sainte-Croix n'allait pas assez loin à son goût. Si bien que Vachon a dû faire preuve de patience dans ses entretiens avec le moine pour que celui-ci reconnaisse toute la valeur de Jacques Langlais, lui-même père de Sainte-Croix et premier fondateur du Centre Interculturel Monchanin à Montréal¹².

La troisième attitude consiste à utiliser des aspects de l'hindouisme comme l'ashram ou le yoga dans une démarche de prière chrétienne. Le Saux la dénonce comme une approche non respectueuse de la religion de l'autre ; on s'y intéresse comme un objet, à ce qu'elle peut nous apporter et non à ce qu'elle représente vraiment pour l'hindou lui-même. Le Saux avait entendu parler de Vachon avant de le rencontrer, ayant reçu un mois plus tôt une invitation de Langlais et Tessier à se rendre au Canada pour initier des « yogis chrétiens » au Centre interculturel Monchanin, ce qui déplut au Bénédictin. Sans doute ce premier contact épistolaire a-t-il rendu la rencontre avec Vachon plus difficile.

En somme, l'accueil plutôt froid de Vachon par le Bénédictin révèle, derrière les apparences, le souci de prendre le temps de se plonger corps et âme dans une autre culture avant d'en saisir la complexité et la richesse, et de pouvoir en parler moindrement. Or, sur ce point, les deux hommes étaient faits pour s'entendre.

Plus hindou que chrétien ?

Devant l'accueil mitigé du moine, le contact se serait limité à l'échange de quelques mots en pleine rue, si Vachon n'avait trouvé les mots justes pour renverser la situation. En référence au livre *Sagesse hindoue, mystique chrétienne. Du Védanta à la Trinité*¹³, le Québécois s'adressa à Le Saux lui disant qu'il voyait en lui une tension non résolue entre son appartenance au christianisme et son expérience de l'advaita, et qu'il était au fond plus hindou que chrétien. D'une part, Le Saux compare la sagesse hindoue à la mystique chrétienne. Partant de l'idée que la mystique prévaut sur la sagesse, Vachon voit se profiler dans cette comparaison une supériorité du christianisme sur l'hindouisme. D'autre part, le prêtre canadien a la nette impression, toujours à partir de ses lectures, que Le Saux est plus animé par l'expérience de l'advaita que par celle de Jésus, qui lui semble plus théorique¹⁴.

Ainsi, en plus de faire valoir le sérieux de sa démarche et qu'il connaissait son interlocuteur, il se fit provocateur, ce qui toucha Le Saux et lui ouvrit du même coup l'espace d'une rencontre en profondeur. Les deux hommes se sont rencontrés à neuf reprises en neuf jours. Au fil des rencontres, la confiance et l'intimité s'installèrent au point où très vite c'est Le Saux lui-même qui se montra avenant et retint Vachon pour échanger davantage. La rencontre culmina dans une célébration eucharistique et avec ces mots du Bénédictin: « Vous m'avez eu comme il faut!¹⁵ »

L'élément déclencheur de la rencontre est révélateur en ce qui a trait aux préoccupations de Le Saux. Vachon avait touché une corde sensible, sans doute la plus sensible, celle d'un combat de toute une vie, d'un pari aux enjeux élevés, où la mise n'est rien moins que le salut: « I am afraid, an ocean of anguish wherever I turn. I am afraid of risking eternity for a mirage... Yet I have nothing to fear, Christ is my Sadguru, my true guru.¹⁶ » Cette tension est d'autant plus névralgique qu'elle résonne sur les plans existentiel, théologique et relationnel. Pas étonnant donc que Vachon eut attiré l'attention de Le Saux par sa remarque.

Au plan existentiel, Le Saux alla si loin dans l'expérience de la non-dualité (advaita) qu'il a atteint un point de non retour. Il franchit la limite au-delà de laquelle le repos ne lui était plus permis. D'où une tension accrue l'empêchant de se sentir pleinement chez lui dans l'une ou l'autre tradition, sans par ailleurs être capable de choisir entre l'une et l'autre: « j'ai trop goûté d'advaita pour retrouver la paix grégorienne d'un moine chrétien, disait-il, j'ai également trop goûté de la paix grégorienne pour ne pas être angoissé dans mon advaita. »¹⁷ Le déchirement intérieur était tel que seule la mort semblait capable de l'en délivrer¹⁸. Son angoisse a atteint son apogée en 1956 quand, en référence à Ramana Maharshi et à la montagne d'Arunachala, il déclare: « They have become part of my flesh, they are woven into the fibers of my heart.¹⁹ » Toutefois, selon Odette Baumer-Despeigne, cette tension fut intense jusqu'en 1960, période à partir de laquelle, sans avoir résolu intellectuellement tous les problèmes, la lumière intérieure répandait progressivement en lui la paix de l'Esprit²⁰. Qu'en est-il donc de l'impression de Vachon à propos de la tension de Le Saux ?

Nous croyons à la suite de la citation ci-dessus que le défi du sannyâsa-chrétien à ce moment là, et plus encore en février 1970, est d'ordre théologique plus qu'existential. Si Vachon avait le sentiment que le Bénédictin était plus advaitin que chrétien, il a aussi constaté, en sa présence, combien il était à l'aise dans la célébration eucharistique ; la messe étant vraiment le centre de son quotidien²¹. Plus encore, son expérience de l'advaita ne diminuait en rien sa relation au Christ²². La tension de Le Saux venait moins du fait qu'il fut plus ou moins chrétien ou hindou, que de la difficulté à réconcilier les deux expériences religieuses en une vision théologique appropriée du Christ. Le Bénédictin reçut en effet une formation classique et scholastique peu ou pas ouverte aux autres religions, sans compter qu'il explora l'univers hindou pendant quinze ans avant la tenue du Concile. Par conséquent, son combat consista aussi à se libérer de certains cadres doctrinaux²³. Même la théologie inclusiviste de Vatican II, qui représentait une avancée importante, lui semblait insuffisante²⁴.

Si Vachon eut un impact sur Le Saux, il faut le chercher notamment dans le journal intime de ce dernier, dans ses réflexions des mois suivant leur rencontre sur la nature et les raisons de cette angoisse. Sans doute le sannyâsa-chrétien a-t-il été inspiré et encouragé, par leur échange, à articuler plus avant sa position théologique à partir de cette fameuse tension qui est au cœur de son itinéraire. Déjà le 23 janvier 1969, il écrivait:

*In all my writings all is biographical and nothing is! Everything comes from the experience of this tension, but everything has been rethought by the mind in the halo of a double culture.*²⁵ » Ici, ce n'est pas la tension qui est mise en cause, au contraire, mais une vision du Christ et de l'Eglise que révèle cette même tension. En somme, l'angoisse de Le Saux ne va pas sans une revendication théologique, un appel à la réforme en profondeur: « La théologie a malheureusement réifié ce mystère de la Source, de la profondeur, prabhava (origine). Et réifié Jésus, et réifié l'Esprit (substantifié).²⁶

Et il ajoute: « Le christianisme a été sclérosé en religion. Ce fut utile, mais ce temps est passé.²⁷ »

Cette angoisse pointe donc un problème de fond auquel l'Eglise est en proie et qui, selon Le Saux, en fait un obstacle entre le Christ et les hommes: la difficulté à intérioriser le « mythe chrétien » en donnant trop d'importance au Jésus historique²⁸ ou, ce qui revient au même, l'identification de ce « mythe » avec l'absolu, dans le fait de s'y attacher dans une vie de foi qui se veut de plus en plus dénuée²⁹. En effet, selon lui, l'angoisse

devient épouvantable, métaphysique, quand la question du Bien-Mal est dépassée – ou plutôt, quand elle se découvre en sa vérité nue et non plus sous les objets en lesquels les hommes ont tenté de la signifier et de la délimiter. Angoisse du sat-asat [être-non-être] pur. Et les hommes voudraient des solutions conceptuelles – formules toutes faites comme à la sortie d'un ordinateur – à leur problème: Christianisme-Vedânta. La solution n'est que dans l'angoisse originelle de la personne.³⁰

De là, il engage une critique de la théologie et de l'Eglise sur le principe que la «Pentecôte inaugure l'au-delà de la religion. C'est en l'Esprit que le Christ vit,

non en le Pape ou en les formules du Credo.³¹ » Il définit alors le Christ selon une approche plus incarnée, comme le « miroir en lequel je me découvre au-delà de ma personnalité humaine...de toute origine... l'expérience d'être en sa pureté totale³² », et l'Eglise, non telle une institution ayant valeur en soi, mais comme « une forme transitoire entre la descente de l'Esprit et la réalisation par l'humanité du mystère de l'Esprit³³ », dont la mission essentielle est l'éveil de chaque âme et non l'initiation à une communauté particulière³⁴.

Notons que Le Saux s'est rapproché de Vachon non seulement à travers cette tension, mais aussi dans l'effort d'y trouver une solution théologique pour lequel il recevait l'aide de son ami et compagnon de route, Raimon Panikkar³⁵. Pour sa part, Vachon se sentait proche de ce dernier, surtout de ses idées, au point où, après son séjour en Inde, il l'adopta comme son maître à penser et spirituel à l'occasion d'une cérémonie privée chez le théologien à Santa Barbara en Californie où celui-ci enseigna de nombreuses années ; sans parler de l'influence que Panikkar exerça sur la vision et les activités du Centre interculturel Monchanin³⁶. Le Saux et Vachon étaient liés dans leur amitié avec le théologien et dans l'estime qu'ils avaient pour lui.

Enfin, il importe de mentionner un dernier élément. L'angoisse de Le Saux avait aussi une répercussion relationnelle. Résonnait en elle sa relation avec Jules Monchanin, avec qui il fonda l'ashram de Shantivanam. En entrant plus avant dans la réalité advaitique, cause de son conflit intérieur, Le Saux défiait les conseils de son ami, créant ainsi une distance entre eux. Pour Monchanin, il y avait des limites à ne pas dépasser dans la connaissance de l'intérieur d'une autre religion, il faut selon lui mourir à l'advaita³⁷. Cela, Le Saux ne pouvait l'accepter³⁸. Leur amitié en a été affectée, ce qui a sans doute nourri en retour sa tension intérieure, car il n'est jamais aisé de perdre l'appui d'un proche que l'on respecte et admire, plus encore quand on emprunte des voies inconnues et qu'on s'y retrouve seul. Là encore Vachon touchait une corde sensible chez Le Saux du fait d'être rattaché au Centre qui portait le nom de Monchanin.

Agir dans le monde ou s'en retirer ?

Les mystiques chrétiens se reconnaissent souvent dans le tiraillement intérieur entre agir dans le monde et y renoncer, se retirer pour trouver en soi le Royaume de Dieu et s'ouvrir à autrui pour l'annoncer. Le Saux n'y échappe pas. D'un côté, il chercha à préserver sa vocation contemplative, en évitant les foules et parfois ceux qui souhaitent le rencontrer ; de l'autre, il avait un message à faire passer et aimait être lu³⁹. Sans doute avait-il apprécié Vachon aussi pour cette raison ; celui-ci avait parcouru l'ensemble de son œuvre, fait peu banal à une époque où les livres de Le Saux connaissaient encore peu de succès en France⁴⁰.

Ecrire était sa façon privilégiée d'agir dans le monde et avant tout dans l'Eglise, de contribuer à son renouvellement et à son éveil. Il savait que ses écrits étaient destinés aux générations futures⁴¹. Cela dit, l'écriture est moins une tâche qu'il s'imposait qu'un élan qui le pressait de l'intérieur. *Sagesse hindoue, Mystique chrétienne* (1965) et *La rencontre de l'hindouisme et du christianisme* (1966) lui seraient venus spontanément sans qu'il ait cherché à les écrire⁴². Il n'agit

dans le monde que par nécessité, une nécessité souvent comprise comme une exigence venant du dedans; sans doute cela explique-t-il son hésitation devant les demandes qui lui sont faites de l'extérieur. Toujours est-il qu'il peine à accepter l'offre de Vachon d'écrire pour le bulletin du Centre Interculturel Monchanin. A force de persévérance de la part de son interlocuteur⁴³, il finira par lui envoyer trois articles⁴⁴. En revanche, Le Saux se montra plus intransigent concernant la prise de parole en public surtout en dehors de l'Inde, au point d'être choqué quand Vachon lui proposa de venir à Montréal pour donner une série de cours sur le Vedanta⁴⁵. Lui en vouloir un peu pour cela montre-t-il que la tentation était réelle ? Il ne semble pas avoir hésité longtemps à refuser la demande du Montréalais Claude Tessier qu'il appréciait par ailleurs⁴⁶ ou celle du Dr Mehta à Delhi⁴⁷. Mais si tant est que Le Saux ait pu considérer de telles invitations, ses proches étaient là pour l'en dissuader⁴⁸. Prendre l'avion pour s'adresser à divers auditoires aurait été une façon de le distraire de sa vie de renoncement⁴⁹. Mais il y avait plus: Comment parler de l'advaita ? Trop en discuter n'est-il pas suspect? Le 27 février 1970, Le Saux écrit à Vachon: «Advaita is not an idea. It is! The lightning flashes, the eye blinks, as says the Kena. Then? You have either understood, or you have not understood (...) If you have not understood, too bad! says the same Upanishad. If you have understood, you keep quiet, says the Mundaka.⁵⁰» Aussi critique-t-il ces sâdhu qui croient tout en savoir et s'improvisent gourous. Sans compter que celui qui écoute doit y être préparé, sinon il risque de se confronter à plus de confusion, les discours sur les choses essentielles pouvant en effet s'ériger en obstacles sur la voie de l'éveil⁵¹. D'où en partie la réticence de Le Saux à s'adresser à un grand public, ce que lui reprocha d'ailleurs Jean Sullivan⁵² et Vachon lui-même⁵³. Il n'était pas fermé en revanche à l'idée de recevoir un public plus restreint en Inde.

Le Saux nourrissait le souhait de fonder un centre chrétien-advaita, où résideraient deux ou trois hindous, destiné à de jeunes occidentaux, afin qu'ils se familiarisent avec la spiritualité hindoue pour ensuite la faire connaître chez eux⁵⁴. Deux remarques à ce sujet: ce projet n'entend pas satisfaire une simple curiosité intellectuelle. Il vise des personnes capables d'une grande intériorité⁵⁵. La seconde remarque porte sur le lieu de ce centre: en Inde et non en Occident. Selon Le Saux, les maîtres hindous authentiques ne se rendent pas en Occident⁵⁶, une opinion qui contredit l'idée répandue dans les milieux du yoga en Europe et en Amérique du Nord qui veut que les fondements de cette discipline en déclin en Inde survivront en Occident. Cela dit, le Bénédictin est conscient que l'Inde abrite une variété d'ashrams de tendances et qualités diverses autant qu'inégales. C'est pourquoi, il conseille Vachon de visiter plusieurs endroits pour se faire une idée avant d'en choisir un en particulier⁵⁷. Mais en ce qui a trait à son projet, aucun de ces lieux n'y sont adaptés: «Est-il possible d'avoir une formation dans les ashrams hindous ? 'Très difficile, à cause de leur variété', faudrait un centre en Inde où des chrétiens puissent venir parfaire leur connaissance de l'hindouisme mais sans perdre leur christianisme.⁵⁸» Il est en faveur d'un centre qui fasse le pont entre l'Occident et l'Inde, entre le christianisme et l'hindouisme. Cependant, Le Saux ne trouvera pas les moyens de réaliser son souhait. Personne en effet n'a répondu à l'appel⁵⁹. Mais combien même cela aurait été le cas, il n'en aurait certainement pas eu la force nécessaire⁶⁰.

2. Robert Vachon : Artisan pour un Québec ouvert à la diversité religieuse

Vachon souhaitait rencontrer Le Saux lors de son voyage en Inde. Il avait lu ses livres et admirait son parcours, trouvant en lui un modèle de dialogue. Il en prit connaissance pour la première fois en 1963 dans un article de Bede Griffiths⁶¹, l'année où Jacques Langlais a fondé le Centre Interculturel Monchanin. Mais c'est trois ans plus tard, en 1966, qu'il va s'y intéresser vraiment avec l'idée de partir en Inde et de travailler à son retour au Centre du Père de Sainte-Croix⁶². Sa rencontre avec ce dernier et son intérêt pour Le Saux ont leur origine dans son attrait pour l'Inde. Sa motivation première était de combattre la pauvreté et il lui sembla à cette époque que ce pays abritait la plus grande misère⁶³. Aussi nourrit-il le désir de s'y rendre. De là, s'enchaînèrent une série de rencontres qui ont déterminé son itinéraire. Dans l'optique de préparer son futur voyage, le prêtre québécois obtint la permission de sa communauté de vivre à Montréal, ville cosmopolite, pour y nouer des contacts avec la communauté indienne. Sa vocation l'y attendait !

Dès sa première journée à Montréal, il rencontra un Indien, Naresh Das, qui lui parla d'un prêtre, le seul supportable à son goût, Jacques Langlais, et du Centre Interculturel Monchanin. Le lendemain Vachon fit connaissance avec le prêtre de Sainte-Croix qui très vite se passionna pour son interlocuteur et lui proposa de faire équipe avec lui à son retour de l'Inde. Vachon orienta alors sa démarche en fonction de cette perspective. Le 12 mars 1966, il demanda officiellement à son Supérieur de dédier sa vie au rapprochement, au dialogue et à la communion entre les religions, en particulier avec l'hindouisme⁶⁴. Sa rencontre avec Le Saux est inséparable de sa nouvelle tâche et de son intérêt pour le Centre où il travaillait comme bénévole avant son départ pour l'Asie. Rappelons-nous la première chose que Vachon lui a demandée: donner une conférence au Centre Interculturel Monchanin. La rencontre entre les deux hommes montre combien le Centre est au cœur des préoccupations du prêtre de La Salette. Il ressort également que cet échange a eu un impact majeur sur la vision et les activités de l'organisme que nous situons à trois niveaux: la façon dont Vachon approche l'Inde et son cœur spirituel, le changement de nom du Centre Interculturel Monchanin, et la vision dont Vachon entend investir ce dernier une fois de retour à Montréal.

2.1. Une rencontre intime avec l'Inde et son cœur spirituel

Vachon appréciait du Bénédictin son amour pour l'Inde qu'il entretenait lui-même⁶⁵; il y voyait un modèle par son ouverture totale à l'hindouisme sans qu'il faille pour autant se détourner de sa propre religion. Ainsi, était-il inspiré par sa capacité à créer un pont entre deux cultures religieuses. En témoignent les passages du journal de Le Saux qu'il recopia dans son propre carnet:

L'Inde ne se donne qu'à ceux qui ont accepté de s'arrêter et qui longuement et humblement, ont penché leur oreille pour écouter de tout près les battements de son cœur, qu'à ceux qui déjà ont pénétré assez avant en eux-mêmes, au sein du fond, pour y entendre au plus secret de leur cœur le secret que l'Inde inlassablement y murmure pour eux, par la voie ineffable du silence. Car le silence est la langue

suprême en laquelle l'Inde se révèle et délivre son message essentiel, son message d'intériorité, son message du Dedans.⁶⁶

Cela Vachon le savait pour l'avoir expérimenté à ses dépens: un jour, à la gare de Bombay, il tente d'acheter un billet parmi une foule désordonnée. Exténué, il se met à crier: « la paix ! » Et, à l'instant même, un jeune indien à ses côtés de lui rétorquer: « la paix est en vous ! » Depuis lors, le prêtre de La Salette regarde la misère du monde autrement: «Vous pouvez tout posséder et être misérable à l'intérieur de vous. Vous pouvez avoir peu, mais être en paix.⁶⁷» Connaître l'Inde s'apparente souvent à une démarche spirituelle en soi, une démarche qui, en outre, exige de prêter attention à l'hindouisme « authentique », c'est-à-dire qui ne fasse pas l'objet d'une adaptation plus ou moins réussie, destinée à un auditoire étranger, en l'occurrence occidental.

Vachon se reconnaît en Le Saux dans son désir de s'immerger dans la culture indienne: « On sent chez lui la vocation de connaître l'hindouisme *pur* auprès de maîtres qui ne connaissent rien de l'Amérique et ne cherchent pas à adapter (v. g. ce sadhu qui parle des Puranas comme on parle de la Bible - qui en vit et qui ne connaît rien d'autre que son hindouisme).⁶⁸ » Sur ce point, outre des ouvrages à lire⁶⁹ et des lieux à visiter⁷⁰, le Bénédictin lui confia le plus important. A la fin de leur rencontre, le 10 février 1970, Vachon lui demanda s'il avait un conseil à lui donner, ce à quoi Le Saux répondit: « Etre à l'écoute pendant 10 ans avant de parler.⁷¹ » Ainsi était-il encouragé au silence, mais il ne s'agissait pas là de n'importe quel silence ; le Bénédictin l'exhortait bien sûr à côtoyer les Indiens, à être reçu dans leurs foyers et leurs temples et à apprendre d'eux, mais il l'invitait plus encore au silence contemplatif.

Comprendre l'Inde implique de se laisser accueillir en son cœur qui, selon Le Saux, réside dans l'expérience de la non-dualité (*advaita*). Or il faut pour cela savoir taire l'esprit rationnel et spéculatif si développé en Occident. D'où l'importance d'apprendre le langage du silence pour s'ouvrir au trésor de l'Inde qu'est l'*advaita*⁷².

2.2. Le Centre Interculturel Monchanin rebaptisé

Langlais baptisa son centre en 1963 du nom de celui qui était à l'époque l'un des grands symboles de dialogue et d'ouverture aux autres cultures et religions⁷³. Mais, pour Vachon, le caractère évocateur du nom de Monchanin perdit de sa force lors de son contact avec Le Saux. En apprenant à connaître le Centre auprès du prêtre de La Salette, le Bénédictin fut surpris de l'avancée de ses activités⁷⁴. Il s'étonna plus encore que le Centre soit rattaché à Monchanin: « Messe à la Monchanin! Monchanin était très sévère en ces questions. Vous dépassez Monchanin (...) »⁷⁵ Il ne faisait aucun doute que le Centre avait dépassé son compagnon de route, dont il honorait la grandeur par ailleurs⁷⁶. Son nom n'était tout simplement plus adapté aux activités récentes de l'organisme. Le Saux conseilla alors tout bonnement de le changer⁷⁷.

Vachon y était ouvert mais savait aussi que c'était là une question délicate. Il s'en chargea une fois devenu directeur du Centre en 1970. L'argument principal

en faveur était de donner à ce dernier un caractère universel, ouvert de façon égale à toutes les religions ; on ne voulait pas en faire un organisme chrétien ou d'inspiration chrétienne. Le nom de Monchanin, missionnaire catholique, ne convenait donc plus :

Alors qu'amérindiens, hindous, juifs, athées et autres sont de plus en plus nombreux à prendre le chemin du Centre, Vachon et l'équipe s'interrogèrent: "Tirons-nous notre inspiration de Monchanin, qui était ouvert, mais quand même un missionnaire, et qui avait écrit: 'Un jour viendra où l'Inde, comme la Marie de l'Évangile, se jettera à ses pieds et dira Rabouni', alors que Le Saux disait: 'J'étais venu pour Te faire connaître à mes frères hindous, et c'est Toi qui T'es fait connaître à moi par leur entremise'?" "Voulons-nous, dit Robert, que le Centre soit identifié à un prêtre, au christianisme, ou même à une religion?" Plus il réfléchit profondément à cette question, plus claire fut sa conviction que «les religions n'ont pas de monopole de la religion» et qu'une affiliation «religieuse» limiterait la portée du Centre.⁷⁸

Le Centre fut alors rebaptisé en 1990 sous le nom d'« Institut Interculturel de Montréal ».

2.3. Sa vision du Centre entre intériorité et dialogue

La vision du Centre Interculturel Monchanin que Vachon développa de retour à Montréal doit beaucoup à son séjour en Inde et en particulier à sa rencontre avec Le Saux. Sa philosophie s'articule autour de deux axes: l'intériorité et la communion. Dans un article publié peu après son arrivée en septembre 1970, «Double but à Monchanin: "connaissance de soi" et "festin des nations"», il propose une orientation théologique comme fondement aux activités du Centre:

Nous poursuivons un double but à Monchanin: d'une part, celui de la connaissance de soi, de l'Illumination, de la Conscience élargie et universelle, qui répond à la question fondamentale: qui suis-je? D'autre part, celui de la réussite maximale de la relation à autrui, de la connaissance de l'autre, du rassemblement, de la communication qui débouche sur la communion profonde et la vraie fraternité avec tous les hommes.⁷⁹

Voilà deux dimensions marquantes de l'itinéraire de Le Saux, grand mystique et pionnier du dialogue. Vachon réalise auprès de lui le caractère essentiel de l'intériorité que traduit la question « qui suis-je ? », incarnée par le mystique d'Arunachala, Ramana Maharshi. Elle est nécessaire à tout dialogue authentique⁸⁰, afin que la communication devienne communion. En effet, pour le Bénédictin, celle-ci repose sur la capacité de reconnaître la non-dualité (advaita) en l'autre. L'advaita ne nous sépare donc pas d'autrui, elle ne minimise pas les relations: « (...) the Truth of advaita does not destroy the truth at the level of interpersonal relations.⁸¹ » Vachon et Le Saux n'hésitent pas ainsi à parler de la dimension sociale de l'advaita: « Contempler à côté de mon frère qui meurt de faim, ce n'est plus l'advaita: c'est faire une différence entre *mon* corps et le corps de l'autre.⁸² »

De façon concrète, le prêtre québécois entend appliquer intériorité et communion dans la vie du Centre à travers respectivement la méditation et le

dialogue interculturel⁸³, auxquels il se réfère par les termes de yoga et de yoga social⁸⁴. Notons que la méditation sans pensées, vers laquelle il faut tendre selon Le Saux⁸⁵, s'inscrit plus largement dans une logique de pauvreté ; elle consiste en effet à se dépouiller des constructions mentales qui aliènent l'être humain⁸⁶, et plus largement de tout ce qui, dans la vie, nous distrait des valeurs fondamentales. Elle appelle ainsi à un certain renoncement, une « simplicité volontaire », qui permet d'être plus attentif et ouvert aux plus démunies. Voilà donc trois thèmes, méditation, pauvreté et dialogue, qui, pour Vachon et les membres du Centre, ne sont pas que des idées, mais à la base de leur vie quotidienne⁸⁷. On les retrouve en outre dans les trois principes du dialogue développés par le prêtre québécois: 1. Pas de dialogue sans intériorité ; 2. Echange réciproque entre pays riches et pauvres ; 3. L'esprit contemplatif comme le moyen d'accomplir le dialogue⁸⁸.

Conclusion : d'un rapprochement entre l'Inde et le Québec

Bien que l'échange entre Vachon et Le Saux ne dure en tout que quelques heures, il fait partie, croyons-nous, des événements qui ont contribué à rapprocher l'Inde et le Québec. D'aucuns objecteront peut-être que la rencontre est d'abord entre un Québécois et un Français qui discutent de préoccupations essentiellement occidentales. Certes, le prêtre de La Salette n'y côtoie pas l'Inde comme telle ; cela se fera à d'autres occasions. Ce qu'il y trouve en revanche, et qui est essentiel à la découverte de l'hindouisme, c'est un modèle de dialogue, l'approche saine d'une autre culture religieuse. A travers Le Saux, Vachon débat de la façon de rencontrer l'Inde « authentique » et des implications identitaires et théologiques qui s'y rattachent. Aussi présente-t-il son contact avec le Bénédictin comme un moment déterminant, un « grand événement⁸⁹ »: « À lui seul, ce dialogue valait le voyage en Inde!⁹⁰ » Sans que ce dernier puisse s'y réduire, cet échange est néanmoins la mesure à partir de laquelle Vachon sera reçu chez l'autre avec sa foi et ses croyances.

L'Inde a toujours occupé une place de choix chez Vachon. Il a été aimé par elle ; elle a investi sa pensée et ses activités par la raison, le cœur et aussi par les conflits. D'abord, la pensée du prêtre de La Salette a été radicalement transformée par des chrétiens, Monchanin, Le Saux, Griffiths et Panikkar, qui se sont immergés dans la culture religieuse du subcontinent⁹¹. Sous leur influence, il « élaborera une conception non discriminatrice de Dieu dont les nombreux noms révèlent et cachent à la fois la présence.⁹² » Mais son rapport à l'Inde n'est pas avant tout intellectuel. Au centre de sa vie, il y a son intimité spirituelle avec Kalpana Das, directrice de l'Institut interculturel de Montréal depuis 1979, sa relation de maître à disciple avec Raimon Panikkar⁹³ et sa dévotion pour Ramana Maharshi qu'il a connu par l'entremise de Le Saux. Aussi l'âme de ce pays est-elle présente en lui, ainsi qu'au Québec, à travers lui, quand il accueille l'étranger à l'Institut interculturel de Montréal, quand il initie les Québécois à la diversité religieuse et au dialogue interculturel, quand il dénonce l'impérialisme occidental ou encore quand on lui demande d'exercer le rôle de médiateur entre les autochtones et le gouvernement canadien. Reste que cette présence de l'Inde doit beaucoup à Le Saux, à ses livres et à la relation complice qu'il a vécu avec lui en février 1970.

En somme, cette rencontre illustre bien que l'« inculturation » n'est jamais à sens unique⁹⁴. Vouloir se faire connaître de l'autre, lui offrir ce qu'on a de plus cher, ne va pas sans l'accueil en soi de cet autre avec ce qui le caractérise, sans qu'il nous influence à son tour dans notre propre façon d'être au monde. Non pas une menace, ce phénomène est la preuve d'une rencontre vraie, l'espérance pour la paix qui prend corps et se répand dans la rencontre de ces hommes et ces femmes qui respirent le même esprit de changement.

Glossaire⁹⁵

Advaita : non-dualité, doctrine centrale des Upanishad.

Ashram : lieu où vit un sage entouré de disciples, « monastère ».

Gourou : maître spirituel. Celui qui enseigne un disciple.

Kena Upanishad : voir Upanishad

Mundaka Upanishad : voir Upanishad

Sâdhu : moine errant, homme de Dieu.

Sannyâsa : état de vie de celui qui a renoncé à tout ; sannyâsin : le renonçant, le moine.

Upanishad : texte sacré considéré comme l'achèvement philosophique des Védas.

Vedanta : la fin des Védas, l'enseignement systématisé des Upanishad fondé sur l'expérience advaitine ou de non-dualité.

Veda : savoir, science. Nom donné aux Ecritures révélées de l'hindouisme.

Notes

¹ Sous-titre du livre que Le Saux et Monchanin ont publié conjointement: *Les ermites du Saccidananda*, Paris, Casterman, 1956.

² Voir Louis Dupré et James Wiseman, *Light from Light, Anthology from Christian Mysticism*, New York, Paulist Press, 1988.

³ Ci-après, nous utilisons le code JPV en référence au Journal personnel de Vachon.

⁴ James Stuart, Swami Abhishiktananda. His life told through his letters, Delhi, ISPCCK, xvi, 2000, pp.224-231.

⁵ Voir Ibid., pp.313-327.

⁶ Ibid., p.226.

⁷ JPV, p.2.

⁸ Joseph Baxer, *Vivre à l'interculturel. Robert Vachon: un itinéraire spirituel à la croisée des cultures et des religions*, Montréal/Paris, Médiaspaul, 2007, p.96.

⁹ JPV, p.36.

¹⁰ Ibid., p.9.

¹¹ Ibid., p.2.3.

¹² Ibid., p.4.

¹³ Henri Le Saux, *Sagesse hindoue, Mystique chrétienne. Du Védanta à la Trinité*, Paris, Centurion, 1965.

¹⁴ JPV, pp.8-9.

¹⁵ Ibid., p.36.

¹⁶ Pascaline Coff, « Abhishiktananda. An Interview with Odette Baumer-Despeigne », *Bulletin of Monastic Interreligious Dialogue* 51 (Octobre 1994), p.19.

¹⁷ Voir *Swamiji, un voyage intérieur*, film de Patrice Chagnard (DLL, 1983)

¹⁸ Pascaline Coff, op.cit., p.19.

¹⁹ Idem

²⁰ Idem

²¹ JPV, pp.27.30.

²² Ibid. p.24.

²³ James Stuart, op.cit., p.229.

²⁴ Henri Le Saux, «The Depth-Dimension of Religious Dialogue», *Vidyajyoti* 45, 1981, pp.212-213.

²⁵ James Stuart, op.cit., p.209.

²⁶ Henri Le Saux, *La montée au fond du cœur. Le journal intime du moine chrétien-sannyasi hindou 1948-1973*, Paris, Œil, 1986, p.380.

²⁷ Ibid., p.390.

²⁸ Ibid., pp.373.389.

²⁹ Ibid., p.390.

³⁰ Ibid., p.389.

³¹ Ibid., p.390.

³² Ibid., p.381.

³³ Ibid., p.390.

³⁴ Ibid., p.388.

³⁵ Le Saux décrit Panikkar, de père hindou et de mère catalane et catholique, comme « the best man at present in Hindu-Christian dialogue », James Stuart, op.cit., p.223. Voir aussi Fabrice Blée, *Le désert de l'altérité. Une expérience spirituelle du dialogue interreligieux*, Médiaspaul, Montréal, 2004, pp.139-141.

³⁶ Joseph Baxer, op.cit., p.216.

³⁷ JPV, p.33.

³⁸ Ibid., p.19.

³⁹ Ibid., p.5.

⁴⁰ Henri Le Saux, op.cit., p.379.

⁴¹ Pascaline Coff, op.cit., p.19.

⁴² JPV, p.23.

⁴³ Idem

⁴⁴ « Yoga et prière chrétienne », *Monchanin Information* 29 (1971/vol.4-no2), pp.2-14 ; « Un ermite de l'Inde, Harilal, *Monchanin Information* 24 (mai 1970/vol.3-no5), pp.2-14 ; « L'idéal du sannyasa », *Monchanin Information* 43 (janvier-février 1974/vol.7-no1), pp.2-18.

⁴⁵ JPV, p.2 ; Henri Le Saux, *Lettres d'un sannyâsî chrétien à Joseph Lemarié*, Paris, Cerf, 1999, p.376.

⁴⁶ Henri Le Saux, *La montée au fond du cœur. Le journal intime du moine chrétien-sannyasi hindou 1948-1973*, Paris, Œil, 1986, p.379.

⁴⁷ James Stuart, op.cit., p.223 ; JPV, pp. 22.35.

⁴⁸ JPV, p. 10 ; James Stuart, op.cit., p.223.

⁴⁹ Henri Le Saux, op.cit., p.416.

⁵⁰ James Stuart, op.cit., p.224.

⁵¹ Pascaline Coff, op.cit., p.20.

⁵² JPV, pp. 32-33.

⁵³ Ibid., p.29.

⁵⁴ Ibid., p.32.

⁵⁵ Voir James, *Le Bénédictin et le grand éveil*, Paris, R.M. Salon, 1999, p.324.

⁵⁶ JPV, p.5.

⁵⁷ Ibid., p.10.

⁵⁸ Ibid., p.4.

⁵⁹ Ibid., p.8.

⁶⁰ James Stuart, op.cit., 2000, p.231.

⁶¹ Bede Griffiths, «The Church and Hinduism», *Jubilee* (novembre 1963), pp.30-35.

⁶² Joseph Baxer, op.cit., p.55.

⁶³ Ibid., p.88.

⁶⁴ Ibid., pp.57-58.

⁶⁵ Ibid., p.56.

⁶⁶ Ibid., p.6.

⁶⁷ Ibid., p.174.

⁶⁸ JPV, p.5.

⁶⁹ « Livres à lire selon Le Saux: Mahabharata, Ramayana (pas dans l'original), Upanishads, Commentaires de Sankara (en partie mais lourd à lire en entier) et Ramanuja, Pamchavatri, Srimad Bhagavata (Krishna). » Ibid., p.32.

⁷⁰ « Fr Vachon was now in South India, and Abhishiktananda sent him a long letter telling him places to visit and people to see at Arunachala, Tirukoilur, Trichinopoly and Kulittalai, not forgetting his old cook, Visuvasan, and his family (RV, 8.5.70).» James Stuart, op.cit., 2000, p.231.

⁷¹ JPV, p.4.

⁷² James Stuart, op.cit., p.229.

⁷³ Joseph Baxer, op.cit., p.110.

⁷⁴ JPV, p.7.

⁷⁵ Ibid, p.27.

⁷⁶ Ibid, p.35.

⁷⁷ Ibid, p.21.

⁷⁸ Joseph Baxer, op.cit., pp.120-121.

⁷⁹ Ibid., p.116.

⁸⁰ Henri Le Saux, op.cit., 1981.

⁸¹ Pascaline Coff, op.cit., p.20 ; voir JPV, pp.26.29.

⁸² JPV, p.26.

⁸³ Joseph Baxer, op.cit., p.116.

⁸⁴ Ibid., p.113.

⁸⁵ JPV, p.27.

⁸⁶ Idem

⁸⁷ Joseph Baxer, op.cit., p.122.

⁸⁸ Ibid., pp.82-83.

⁸⁹ Voir sa lettre adressée au Centre Monchanin le 10 février 1970. *Monchanin Information* 24 (mai 1970/vol.3-no5), p.14.

⁹⁰ Joseph Baxer, op.cit., p.97.

⁹¹ Ibid., p.41.

⁹² Ibid, p.216.

⁹³ Idem

⁹⁴ Achiel Peelman, *L'Esprit est amerindien. Quand la religion amérindienne rencontre le christianisme*, (Spiritualités en dialogue, 3) Médiaspaul, Montréal/Paris, 2004, pp.8-9.

⁹⁵ Tiré du livre d'Henri Le Saux, *Souvenir d'Arunâchala. Récit d'un ermite chrétien en terre hindoue*, Paris, Epi, 1978.

Bibliographies

Baxer, Joseph, *Vivre à l'interculturel. Robert Vachon: un itinéraire spirituel à la croisée des cultures et des religions*, Montréal/Paris, Médiaspaul, 2007, 238p.

- Coff, Pascaline, « Abhishiktananda. An Interview with Odette Baumer-Despeigne », *Bulletin of Monastic Interreligious Dialogue* 51 (Octobre 1994), pp.17-24.
- Dupre, Louis et James Wiseman, *Light from Light, Anthology from Christian Mysticism*, New York, Paulist Press, 1988.
- Griffiths, Bede, «The Church and Hinduism», *Jubilee* (novembre 1963), pp.30-35.
- Le Saux, Henri, *Lettres d'un sannyâsi chrétien à Joseph Lemarié*, Paris, Cerf, 1999, 438p.
- *La montée au fond du cœur. Le journal intime du moine chrétien-sannyasi hindou 1948-1973*, Paris, Œil, 1986, 484p.
 - «The Depth-Dimension of Religious Dialogue», *Vidyajyoti* 45, 1981, p. 202-221.
 - *Sagesse hindoue, Mystique chrétienne. Du Védanta à la Trinité*, Paris, Centurion, 1965.
- Panikkar, Raimundo, *Dwelling Place for Wisdom*, Westminster, John Knox Press, 1993, 179p.
- *Le dialogue intrareligieux*, Paris, Aubier, 1985, 175p.
 - *The Unknown Christ of Hinduism*, New York, Orbis, 1981, 195p.
- Peelman, Achiel, *L'Esprit est amerindien. Quand la religion amérindienne rencontre le christianisme*, (Spiritualités en dialogue, 3) Médiaspaul, Montréal/Paris, 2004.
- Stuart, James, *Le Bénédictin et le grand éveil*, Paris, R.M. Salon, 1999.
- Swami Abhishiktananda. His life told through his letters*, Delhi, ISPCK, xvi, 2000, 348p. (première édition en 1989, édition révisée en 1995; réimprimée en 2000).